

Erref. kodea: LAF-107-829

Izenburua: Gutuneria: ELSO, Martin

Pinhor, le 11 avril 1977

à Monsieur l'Abbé LaFette
au Séminaire d'Albatry

Monsieur l'Abbé,

J'ai eu bien reçu votre aimable lettre du 28/3
et je m'empresse de vous dire que je vous en remercie tout
particulièrement. Je vous envoie ci-joint un article paru dans
"La Parole" à Buenos Aires, et qui parle de la biographie d'un aïnhua
né le 14/7/1926 et émigré en Argentine en 1955.

En effet, Norberto Lacino y Echazandia est le
"Pachirachi" dont la descendance est aussi nombreuse que brillante,
à Buenos Aires. Celle-ci a tenu à organiser une réunion plénière
pour célébrer le deuxième centenaire de la naissance de son
aïeul. Les organisateurs me chargèrent de faire célébrer une
messe en l'église d'Pinhor pour le trentième du baptême de
Norberto Lacino et à faire les lettres que je reçois de mes frères
Communiers Argentins, le représentant de l'article: Jorge Mary Rodas
(qui se trouve en 1937, lorsque il était attaché à l'ambassade
d'Argentine à Paris) m'envoya, il y a quelques semaines, une copie
de la "Prensa" identique à celle que vous avez fait la peine de me
communiquer. Merci pour son envoi que j'estime.

Tout s'explique en vous disant que le
"Pachirachi" de Argentine était le frère de mon arrière-grand-mère.
Malgré le temps écoulé depuis l'émigration de Norberto (c. 1925)
mon arm consense avec le "clan" des rayados affectueux de
parents et, surtout tous les ans nous recevons la visite de
quelques membres du clan "clan", qui viennent à Sanchari pour
fêter le jour toujours de son aïeul et prendre des photos de
maison de famille.

Un petit acte généalogique du premier père
démontre une série de parents et de leurs descendants, dont
la descendance reste en tactique, sans être aussi brillante que celle
de Buenos Aires, et aussi nombreuse que l'américaine.
Malheureusement, le nom Lacino, simple, aussi, et à l'origine Pinhor.

de ce nom et baptême me paraissent probants et j'y pensais un jour
en me rappelant qu'en Espagne, le prénom Guacimo (peu employé) existe -
Il eût pu se faire qu'un bougre d'Espagnol soit venu s'installer à Aïnchou, au moment
de la construction du village, puis s'incrusté par les Espagnols (1631-37).

Je pense être tenté à mes côtés Luciano d'Argentine. Je lui fais
connaître les renseignements que vous me donnez car ils ont toujours été
intérieurs aux régions au moins Estima-estonien.

Chou Estonien, les Estons ont une rue à Buenos Aires, mais les Elts
ont un village de ce nom, exactement orthographe, dans l'Etat de Montevideo
en Danieque du Nord. C'est un quartier qui dépend de la Ville de Montevideo,

Il y a peut-être vingt ans, je m'étais occupé, auprès de certains de ce genre
pour connaître l'origine de nom de ce village. Je fus avisé par les frères & sœurs
d'arriver lorsqu'il fallut donner un nom officiel lorsqu'on y créa une station
chemin de fer, une Poste, un Café, une infirmerie etc. dans l'exploration
de terres qui existait de - de l'autre du village lorsque je fus à l'Estimien
& nom d'Elts qui paraît être l'intermédiaire de Chervac qui s'est fait
venir par beaucoup ~~par~~ vers l'épave à Mexico, pour être vendus aux
indiens de la tribu Guaran. C'est le résultat de mon enquête et le résultat
me fut donné par le capitaine de la "Municipalité Valley Commune Club" pour
le développement au Port-au-Prince of Roumain, the Fort Municipal Valley and Montevideo

Par un autre contact, j'ai pu en ce temps-là, un autre marchand et commerçant
avec indiens Guaran s'appelaient Keno, Jorak - et un autre Luciano. Arrivé au
moment d'Elts - les recherches dans le passé me furent amplement. Elle me
donnaient par, peut-être en soit à l'instinct, Tandis que le présent n'est pas différent
de son !

Voici un long passage que je copie pour ne pas abuser
de votre patience - je n'en ai jamais eu l'occasion et... j'en ai profité !

Mon Histoire d'Aïnchou, venue et allongée et en ce moment aux
mains de "Carolelin". J'ai écrit de 33 pages et j'ai écrit l'impression
une quinzaine de dessins à mon côté pour illustrer consciencieusement ma prose.

Mais chose à laquelle j'ai pensé après avoir lu rapidement
l'Article sur Aïnchou, j'ai dans l'ouvrage espagnol "Enciclopedia" que vous
m'avez montré à Sanchoaie j'ai vu l'écriture que le site "Enciclopedia" m'avait
fournie à la traduction, les renseignements les plus intéressants sur la vie
médicale d'Aïnchou, incertainement par erreur mon article de Gene Houssie, 1966.
J'avais mis à la main, cet article de S.H. G.L. etc, au lieu mon nom. J'ai vu l'écriture
par, certainement, avoir fait d'un esprit de renseignements publiés par vous, 1970 an !
Je n'ai pas l'intention de faire un livre !

ce qui, d'ailleurs, ne arrivait rien, mais j'ai l'air d'être à l'arrivé
de l'acteur espagnol à la comédie.

En attendant le plaisir de recevoir vos vœux, je vous prie de
croire, Monsieur l'abbé, en mes sentiments respectueux et dévoués.

W. G.

P.S. - Robert Lécuyer ne fut pas le seul émigrant de la famille, son l'émigration -
sans l'émigration et me le disais avec son père mes parents - parents arrivés en
11 enfants. Mon père vivait et moi en naissant et son père 12 ans (1855 ans.)
Vous avez vendus compla du disant. Il change enfant, le père avec l'air,
de père à d'ailleurs lui-même, mais c'était une époque et toute l'émigration
parlement un Elcano, pour le Bazar - on avait le frère d'émigration.
Mon père, 57 ans émigre en Argentine (1884). L'ami de 25 ans, à moi,
et parle avec l'Argentine quelques années après. Son frère, au Chili, un autre
frère et une sœur au Mexique. Une autre sœur, au Canada - deux autres
mariées au Brésil, mais les deux fils de l'émigration au Mexique et les deux fils
de l'autre à Argentine. (3 enfants étaient déjà morts à l'âge) 8+3 = 11.

Mon père, au bout de 12 ans d'Argentine, revient 5 ans mais et le marié.
C'est ainsi que l'expression à l'air. Elle, au point de départ -
Eux, vivait et les deux et le marié et les enfants arrivés.

(Je n'ai rien du Chili, d'Argentine ou du Mexique (père et l'air). Seul, me tenant au
Canada d'ailleurs non parlant). L'ami d'ailleurs, j'ai eu la visite de son fils marié au
(pour le 3^e fois). Il me venait accompagné de 4 fils et arrivés l'air de 4 fils - Mexique
pour s'occuper du Commerce). (famille de 11 enfants)

L'Argentine fut favorable et l'ami de son cousin germain qui a vécu et
peut-être, il était le fils d'un grand nom. Il venait à son père et 2 ans pour
à vendre quelques nouveaux et l'Amérique Europe. Il était chrétien. Chet et
diverses de l'Hippocrate et l'Argentine. Il était chrétien. Chet et
aussi l'Argentine et l'Argentine et l'Amérique, Manda à l'Occident et l'Amérique et l'Amérique
de l'Argentine et l'Amérique. L'Amérique et l'Amérique et l'Amérique.

Voici la fin de l'histoire géologique du père émigrant qui parle
à son arrivée en 1895. Il emporte avec lui le nom de l'air, mais les descendants et
parents de l'air et son descendant ont les membres charnels dans le l'émigration sur
Amérique et l'Amérique.

Et ainsi, il n'y a pas de mots au regard l'air.

W. G.

Nombrem d'eren dans, don le
 gèniétopi a di' chabli hor
 d' Norkus Padilla Lucim -
 de Bism Cris

Norberto Lucim
 né le 11 juillet 1876
 émigre en Argentine
 en 1895
 se marie le 31/11/1899
 15/3/1899
 épouse José González de Norvege
 Eux 13 enfants

Guillaume Lucim, marié à
 Marie Angela de Echeandui.
 Sein et dans de la maison
 Dancharienca

"Joannes de Lucim et Joana Dunak
 Conjoints" 1733 -
 fondateurs de 3 premières maisons de
 Dancharienca, (auparavant Dancharia)
 (Voir Gene-Heris 1966, page 42)

Descendants de Joannes et Lucim et
 Joana Dunak - 1733
 de Dancharia

Descendants
 de Haran
 Catherine Dirube
 se marié
 Martin Haran
 Sire et Gornite
 Ils eurent
 11 enfants
 Gracim
 Lucim se marié
 = Martin Dirube
 d'Ainhou
 Ils eurent 2 filles
 Catherine et Marie

Nicolas Lucim, frère
 Norbert. Officier de santé
 marié d'Ainhou
 épouse = Anne José Estelacena
 décédé en 1913 -
 Eux 2 fils :
 Gracim Lucim et
 Catherine Lucim

Descendants
 de Bicas
 Marie Dirube
 se marié
 J. Severin Bicas
 d'Ainhou
 Ils eurent
 14 enfants

Descendants de
 Elso
 Gracim Doyharcabul
 se marié à Lucim
 se marie le 26/12 1848
 Martin José Elso
 d'Elso (Vallée d'Uyome) Norv.
 Ils eurent 11 enfants
 Marie Lucim
 sœur de Norbert.
 marié le 29/11/1899
 Jean Doyharcabul
 fils majeur de la
 man. Tambourina - Ainhou

Descendants
 de Echeverry
 Joseph Doyharcabul
 se marié à
 Marie Doyharcabul
 sœur de Gracim
 Martin Echeverry
 d'Ainhou
 Ils eurent 13 enfants
 Joseph Lucim
 sœur de Norbert -
 se marie à Marie Echeverry
 d'Ainhou

Descendants au 19^e siècle

- Norbert Lucim - Argentine : 13 enfants
 - Gr Bicas = Ainhou + Marie Dirube : 14 "
 - se marié
 - Marie Haran = Catherine Dirube : 11 "
 - se marié
 - Martin Echeverry + Joseph Doyharcabul : 13 "
 - se marié
 - Martin José Elso + Gracim Doyharcabul : 11 "
 - se marié
- L'amika 13 enfants
 argentin -
 2 sœurs
 + = 4 cousines = 49 enfants
 2 sœurs

En ce temps-là, la Alliance Familiale et autres unions n'existaient pas ... et on se dit toute harmonie.

Descendants de Joannes Lucim
 et Joana Dunak
 de Ainhou - Dancharia

Una carta para Baruj Spinoza

Por JOSÉ ISAACSON
Especial para "La Prensa"
Buenos Aires, 1977

Cuando enero
derrama hacia febrero
sus últimos aromas,
el verano enloquece.

Si no florecemos ahora,
cuándo,
se preguntan
las demoradas rosas.

Ebrio
de color y de perfume,
olvido la brevedad
que a mi día corresponde.

Es el Sur.

Es mi tierra
en el sur extendida
en medio del verano.

Se instalan en mi cuerpo
los jilgueros.
Los blanqueados

proclaman la hora intensa
que pulveriza
el olvido y la melancolía.

Ni antes ni después,
sólo ahora
es posible el milagro.

¿Cómo puedo
pretender explicaciones?

Sobre lo existente
mi existencia fundo,
y el fluido vuelo
me concede
un transeúnte apoyo.

La concedida hora
me permite
ir trazando los rasgos
de la unidad innumerable



El sol de la tarde resplandece
en las altas ramas de los pinos.
Los gorriones
se acunan en la oscilación
que un aire suave impulsa.

Aquí
estoy entre las cosas
y mi voz
se agrega a los perfumes
y ordena
con sus enumeraciones
y describe
este celeste único,
el cielo de mi país
en algunos contados días
de enero.

El pétalo
hacia la luz eleva
el color de su plegaria

Ebrio
de vuelos y perfumes,
ninguna cosa,
ninguna causa me determina
y es libre mi rumbo
y soy
el imaginario dueño
de la rosa de los vientos.

¿Cómo puedo,
maestro,
pretender explicaciones?

Mi voz
intenta tu retrato,
esboza tu perfil.

Aquí,
en esta tarde provisoriamente mía
me recuesto
sobre los últimos días de enero
y alabo
el milagroso esplendor
de lo existente.

DON NORBERTO DE QUIRNO Y ECHEANDÍA

(1776 - 11 JULIO - 1976)

Por JORGE MAX ROHDE

Especial para "La Prensa"

Buenos Aires, 1977

NORBERTO de Quirno y Echeandía, así firmaba, sigue el precepto bíblico del "creced y multiplicaos" hasta ser tronco en el Río de la Plata de un árbol tan frondoso como el de Jesé, que admiramos en una vidriera de la catedral de Chartres, aunque su raíz y su fruto, si señalamos aún el paralelo bíblico, no sean divinos. Sea como fuere, es un árbol cuyas ramas se extienden dondequiera y son capaces de abarcar, en los días que corren, un barrio urbano. Figuras prominentes acalaran la progenie. El yerno suyo fue ministro de la Suprema Corte de Justicia, diplomático en Chile y Paraguay y desempeña interinamente la cartera de Relaciones Exteriores en el gobierno de Urquiza. El nieto suyo fue vicepresidente de la República en el gobierno del general Roca, y varios bisnietos, tataranietos y choznos, en los anales de ayer y de hoy, sobresalen en altas funciones de Estado o cultivan la ciencia, especialmente la medicina, las letras y la historia, disciplinas estas últimas que se unen implícita-

que tuvieron de hijo las virtudes de la tierra del manzano y la encina. Ainhoa es un relicario de memorias. Paseamos por la calle Real. Se ven lugareñas tan enlutadas como las de la familia de Alba en la tragedia de García Lorca. No son adustas; muy al contrario, pues gustan charlar con los forasteros en una suerte de *patois* no muy comprensible, y si llega el caso hacen traer un vinillo algo resinoso, aunque no tan áspero como el que siempre invitan en Grecia y en aldeas que fueron ciudades gloriosas. Me distrae pensar que lo que vio don Norberto, en esta calle Real, no ha cambiado ni en un ladrillo desde el siglo XVIII. Algunas casas, atravesadas de maderos, ostentan escudos. Me fijo en una, cuya leyenda en francés macarrónico expresa en lengua cabal: "Esta casa llamada Gorritia fue restaurada por María L. Gorriti madre de Juan Folnagaray con dinero enviado desde las Indias casa que no es vendible ni hipotecable año 1662". De seguro que los antepasados del canónigo Gorriti, sapiente patricio de

y los postulados de la Santa Alianza en el congreso de Viena y luego de Verona. Creyeron que las potencias europeas reconocerían sin reticencia la independencia de un Estado antes monárquico que republicano. ¿Por qué no coronar a un descendiente de los Incas invocados en nuestro Himno? Pero ¿dónde hallarlo? En cambio ven en don José Valentín al monarca deseado como directo descendiente de una hija de Atahualpa. La historia aquí calla, pues no hay ningún documento, que yo sepa, sobre el punto. Pero se coige que dicha supuesta designación, no tan fantaseadora como la de la infanta Carlota, hubiese regocijado a don José Valentín, pues fue en sus ideas más papista que el papa, es decir, más rey que los reyes. Volvamos a don Norberto, quien casa en la iglesia de la Merced, el 16 de marzo de 1799, con doña María Manuela González y Gómez, sobrina carnal que dije del "tío José Valentín", como solía repetir mi abuela. El recién llegado entronca en una familia de casi tres siglos en el Perú y

otorga, en vísperas de la muerte, y en el testamento del 6 de mayo de 1842, varios legados especiales, ya a Juliana, hija menor, ya a la nieta Fernanda Quirno Costa, o ya a las pardas Ignacia y Gabriela. Es menester advertir que dispuso para tales legados de su dote que alcanza una suma, no desdeñable, en "plata metálica" como se dice. Mi abuela, que tenía entonces cuatro años, nunca olvida el traspaso: en el lecho agónico "Madre Manuela", así llamada, reparte topacios a los nietos a quienes dice que "lamenta no sean diamantes". A propósito: los viajeros ingleses del siglo XVIII y comienzos del XIX distinguen dicha piedra en el aderezo de las bellas porteñas. (Heredé un retrato de "Madre Manuela", óleo del pintor chileno García del Molino. El chal blanco de blonda que cubre los hombros en el retrato todavía se conserva, siquiera un algo deshilachado.) El jefe de familia permanece fiel a su patria; al propio tiempo le inspira fervor el suelo, cuna de sus hijos, que defiende durante las invasiones ingre-

causa de España. Enrique Williams Álzaga alguna vez recuerda que aquél mantuvo amistad con su antepasado don Martín, cuyos principios heroicamente sobrellevados lo condujeron al patíbulo. Es La Sombra del admirable relato de su descendiente. Don Norberto también padece las justicias, muy leves, por cierto, de la autoridad patricia, pues lo confirman, a comienzos del año 1811, en Córdoba. Le acompañan su concuñado don Juan Fernández de Molina y don José Antonio Irigoyen casado con una Seguroza Lezica y futuro abuelo de la mujer de uno de sus nietos. El tatarabuelo acaba por aceptar filosóficamente los acontecimientos del país adoptivo. En un documento del Archivo de la Nación, hallado por mi joven amigo Fernando Madero, descendiente de don Norberto, se lee que éste, en 22 de abril de 1816, "presta juramento de obediencia al Congreso Nacional, representativo de la soberanía de los pueblos libres de la Unión". Juran con él varios vecinos de San José de Flores. Don Norberto tuvo que agradecer los beneficios de la nueva patria. La mujer suya parece abnegada, según se intuye en cierta noticia de *La Gaceta mercantil* y disfruta de independencia económica. La chacra de San José de Flores era ya enorme en 1813 como se lee en otro documento, hallado por el joven Madero, y que dice: "Posee mil doscientas varas de frente y una

En un protocolo que se conserva en el Archivo de la Nación, y del año 1825, se lee que don Norberto, "habiendo muerto sus legítimos padres, don Guillermo de Quirno y doña María Ángela de Echeandía, vecinos de la villa de Ainhoa en el reino de Francia (precisa el documento), en donde es natural el compareciente "y dueño en condominio de la "casa solar llamada Dancharinea", dona la parte que pudiese corresponderle a sus hermanas doña María Josefa de Quirno y Echeandía y doña Catalina Chumé de Quirno de Lapeyre. El 24 de agosto de 1838, solicita una copia de la escritura. También dona, y esto lo sé por tradición familiar, un terreno lindante a la iglesia de San José de Flores, destinado al cementerio, y que el municipio dispuso más tarde fuese una plaza, y es la arboleda que hoy vemos. En París, y en abril de 1913, tuve ocasión de leer la fragmentaria correspondencia suya, facilitada por una rama francesa de la familia. No hay en las cartas ningún juicio sobre el suceso político o militar del Río de la Plata. La discreción dicta sus palabras. Discurre acerca de las divergencias testamentarias de los sobrinos franco españoles. Y prohija, con claro, sereno sentido, la mutua comprensión, la cristiana convivencia. Con Norberto de Quirno y Echeandía si no realiza, en sus casi setenta y tres años, los hechos excep-

...muros, la buena esposa. Alcanza a la pintura categoría europea: uno de sus lienzos se exhibe en el museo del Louvre y otro en el museo de Arte moderno de Madrid. Tres bisnietas y un bisnieto político felizmente sobreviven. (Me place distinguir a la que ya ha cruzado los cien años con lucidez mental prodigiosa, y me refiero a doña Enriqueta Lastra de Carril). Y no puedo olvidar que una nieta, una bisnietas y una tataraneta presidieron la Sociedad de Beneficencia fundada por Rivadavia.

En labios de mi abuela recogí fugaces recuerdos de "tata Quirno" como lo llamaba. Con él convivía hasta los once años. Con el hermano Baldomero le brindan los duraznos de la huerta. El viejo sonríe, pues en el regalo observa los dientecillos de los nietos, quienes alegan que los pájaros quisieron saber si los duraznos estaban maduros. Algunos de sus vocablos parecen arcaicos en los nuevos oídos: llama "doncellas" a las criadas, sin duda mcrenas, y "merienda" al mate de leche que parece más substancioso los días lluviosos: los de las "tortas fritas". Como un patriarca, digno del que describe Sarmiento en *Recuerdos de provincia*, imparte la bendición, rodeado de la familia y la servidumbre, a la entrada de la noche. Mi abuela probó a menudo una suerte de jarabe que aquél preparaba como panacea de males físicos y hasta morales y que para muchos, especialmente los graduados en medicina, el bálsamo era tan repulsivo como el quijotesco de Fierabrás. Hubo al respecto incidencias molierescas registradas en *La Gaceta mercantil* en julio de 1831. El jarabe, llamado Le-Roy, fue famoso en la Buenos Aires aldeana.

¿Qué origen tuvo el apellido Quirno? El Echeandía es vasco de España, pero el Quirno suena a bretón de la Francia continental. Ningún genealogista, que yo sepa, ha ahondado dicho origen. Expongamos lo que sé de su existencia trashumante, apoyado en la tradición si falta el documento.

En una clara mañana en agosto de 1938 desde Biarritz llegué a Ainhoa acompañado por mi mujer y conducido por Zulo de Arcos, hija del general Raybaud. En la iglesia de Ainhoa —la de la torre cuadrada— se cumplen las jornadas de mis antepasados en el bautismo, el casamiento y la muerte. En el retablo, tallado en madera, la Virgen concentra el amor, el infortunio o la esperanza de mucha gente del linaje. Una hermana de caridad se inmobiliza en el reclinatorio. Pende, desde el pinar del techo, un buquecito, voto de navegantes y anhelo de anchos horizontes. El tatarabuelo, nacido hace doscientos años, y en un II de julio, aquí consagra su corazón y su pensamiento a punto de partir, a fines del siglo XVIII, a las Indias. ¿Qué lo lleva al ignoto Buenos Aires? Se cuenta que malgastó su caudal en París y que el padre suyo le cierra la casa hogareña. Es la versión del "hijo pródigo". Otra dice que en él se perpetúa, en su sangre francesa y española, la gesta de los abuelos, dueños del océano, y que esa sangre lo impulsa a realizar, a ejemplo de aquéllos, nuevas aventuras en el Nuevo Mundo.

Bajo la sombra de la iglesia reposan las cenizas de los hijos de Ainhoa. Evoco a los míos: vidas que sólo dejan un nombre en la lápida mortuoria e innominadas corrientes espirituales en las venas de sus pósteros; evoco a los Quirnos, los Dunates, los Echeandías,

los Quirnos, la buena esposa. Alcanza a dintel de la honrada puerta una guirnalda de glicina que se me ocurre un homenaje tibio de perfume. ¿Cómo contrasta esta casa, reluciente en blancura, con la que describe doña Juana Manuela en la quebrada de Humahuaca: "Orcones, hogar paterno, mentón informe de ruinas habitado sólo por los chaceales y las culebras, ¿qué ha quedado de tu antiguo esplendor? Tus muros yacen desmoronados. los pilares de tus galerías se han hundido, cual si hubieran sido edificadas en un abismo".

Dejo el villorrio. A pocos minutos me recoge un caserío, creado a la buena de Dios. El caserío, compuesto de una decena de habitaciones, puede decirse que fue integro feudo de los abuelos. Uno de ellos, llamado Juan de Quirno, baila, según aseguran, ante Felipe V, huésped de San Juan de Luz, el 19 de enero de 1701. El nieto de Luis XIV, con la mirada gastada en boato versallesco, donde la música de Lulli y de Rameau concierta las cortesanías gavotas, gusta, al acercarse a su nueva patria, lo pintoresco que engendrará, en la próxima centuria, el romanticismo de escuela. El príncipe, enardecido en la danza regional, bautiza el caserío sin nombre, donde vive el bailarín, con el de Dancharinea, que significa *La demeure du danseur*.

Reconozco y conozco a varios parientes, primos en cuarto o quinto grado. Les clavo los ojos para descubrir algún rasgo común con la familia argentina. En compañía de ellos recorro el lugar.

El Lapitzuri, afluente del Nivelles, divide a las dos naciones, y como apenas se encrespa repetimos la frase de Luis XIV, recién casado con la infanta velazqueña: "Ya no hay Pirineos".

El atajo conduce a una placeta silvestre. Las vacas y las ovejas acaban de hacer de las suyas. Con zigzagüeante paso elijo puntos de vistas. Así, contemplo la noble mansión ultrajada por los años. Mas conserva intacta, en el granito del dintel, una cruz, y bajo el balcón, que pierde algunos de sus barrotes, la leyenda siguiente: *Joannes de Quirno et Joana Dunata conjoints 1733*. En el muérdago, planta sagrada de los antiguos galos, que decora el muro, se enrosca tenazmente la tradición.

El tatarabuelo, hijo de don Guillermo de Quirno y de doña María Angela de Echeandía, llega al Río de la Plata hacia el año 1795. Dedicase al comercio, que comparte con la milicia, la ambición de los jóvenes de la época. Distinguido de prestancia frecuente la linajuda burguesía. En un sarac del Fuego conoce a la hija de don Miguel González de Noriega, regidor del Cabildo metropolitano y capitán de milicias urbanas, y de doña Josefa Florentina Gómez y Cueli, hermana del canónigo don José Valentín Gómez, constituyente en 1813, miembro del Consejo de estado del Directorio, representante del gobierno de Pueyrredón en las cortes de Francia e Inglaterra, rector de la Universidad de Buenos Aires, organizador de la Sociedad de Beneficencia y orador en la cátedra sagrada y parlamentaria.

Ahora la "pequeña historia" que dicen los franceses. Según el académico Raúl Molina, emparentado a la familia, don José Valentín Gómez tuvo secuencias imperiales en algunos procesos de Mayo y de Julio, movidos éstos por la experiencia de la primera República francesa, teñida en sangre,

los IV. El novio luciría las hebillas de oro, obra de un orfebre florentino, de las cuales se conserva fortuitamente una sola, y la novia las filigranas, traídas del Perú y regalo de los padres, de las cuales se conserva un lindo ramo.

La primera Quirno de este nombre

ALGUIEN

PRINCIPIOS de septiembre. Todavía el cielo, el Museo de Bellas Artes, los casi adivinados mástiles hacia el puerto, ofrecen sus formas netas. Aún no los alilan los jacarandales florecidos. Camino entre chicos y perros, risas y llamados, cochecitos y piernas sobre los verdes de plaza Francia. Nos hemos separado por un rato. Hago rápida, de pantalones y alegría, los jardines. Llego hasta Palermo Chico. Me acerco al Planetario. Alguien me aguarda en el departamento. Es un alguien que conocí casi adolescente, del que me enamoré y del cual estuve separada durante estos últimos seis años. Seis años de depresión. Seis años de plagiar la vida en los otros para aparentar estaba en mí. Ahora gozo nuevamente la soledad libre, la libertad sola. Porque sé que en el departamento me espera ese alguien amado. Y que me ama. Antes... Era el terror de tener que ocupar y durar los días extendidos en desmesurada llanura que se persigue a sí misma sin llegar más que a otra y otra llanura. Eran las tardes buscando una sonrisa, cualquiera, aun la que me traicionaba, para no estar sola en la ciudad y en mí misma. Eran las noches de insomnio, con o sin pastillas, pero angustiantes, con un disco a escuchar y no escuchado porque me daba miedo hacerlo a solas. O caminar el departamento, deslizándome sobre la moquette, apoyando las sienes contra las ventanas que daban a la indiferencia de la gran ciudad. Y el teléfono... Marcando números que me conectaban con voces femeninas que concertaban una cita por complacencia, piedad o burla. E ir con ellas a un cine en pleno espantoso domingo a la tarde. Y aceptar frivolidades porque eran más tiernas que mi voz acusándome por mil causas diferentes. Soportar la estupidez de Clara, mientras pasaba por centésima vez el lápiz de moda por sus labios. O la mitomanía de Luciana hablando de sus dólares, sus viajes, sus adoradores. O la pobreza de la siempre bien vestida Amalia —siempre vestida según Burda— que emitía juicios sobre arte, poesía, ciencia, economía... con la rotundez de un fruto que cae maduro a tierra. Me río. Sola me río. Pensando en aquella que fui durante seis años. Nadie me acompañó espiritualmente durante ellos. Pero era mi culpa. Había perdido mi alma mi espíritu. ¿A quién iban a acompañar sino al cuerpo? Al cuerpo que decía mecánicamente sí a todo. Así fuera una taza de té o una película. Un caminar por odiosas calles llenas de boutiques o sentarse en un restaurante del barrio Norte. Ahora nadie me obliga o persuade a nada que no desee o guste. Nadie logra someter mi rebeldía que ha regresado con la fuerza que tuvo durante la adolescencia. Sólo ese alguien consiente domarme. A ternura, a misterio.

guirno, en las jornadas del 12 de agosto de 1806 y 5 de julio de 1807. Es un drama, digno del teatro y la novela, que se repite en los hogares ripolateses: la fe paterna, conciencia secular, contrastadora de la filial conciencia del futuro. Don Norberto toma parte, el 22 de mayo de 1810, en el Cabildo abierto, y se pronuncia por la

precursor de La Martona de don Vicente Casares, funda un establecimiento, llamado por él "corralón", para la venta de la leche, situado en la calle Victoria, donde más tarde se alza el teatro del mismo nombre. Tuvo líos, especialmente con la policía, hacia el año 1823, que le impide, y supongo por corto tiempo, tal venta.

ignas del "varón justo", y deja en los descendientes a muchos que dilatan en lustre su memoria. El 16 de marzo de 1849, rodeado de sus siete hijos, sus yernos y sus nietos, y con el hábit de San Francisco, exhala el postrer aliento o ya "vivió" como decían los romanos. Una calle de la ciudad lleva su nombre.

Por EMMA de CARTOSIO

Ilustración de Raúl Veroni

Especial para "La Prensa"

Buenos Aires 1977



Jamás con violencia. Sólo ese alguien me conoce profundamente. Desde muy jóvenes comenzamos a amarnos. Hemos compartido mi país y países, casas y hoteles, Vivaldi y Brel, Spilimbergo y los garabatos coloreados de mis sobrinos pequeños. En Madrid estuvimos más unidos que nunca. En París nos separábamos porque a mí me gustaba caminar el Quartier Latin, entrar en las librerías, escuchar el

órgano de Saint-Séverin, acodarme sobre el puente Saint Michel o Montebello, mirar la Ile de la Cité. Mi alguien prefería quedarse en nuestra mansarde de Boulogne, frente al gris de la iglesia, junto a la ventana. Cuando nos reencontramos le conté atropelladamente casi todo lo sufrido durante estos seis años en que estuvimos separados. Mi angustia que subía en ojeras y descreimiento, en rechazo

a la belleza que ambos habíamos compartido desde jóvenes. Mi angustia que deseaba, trágica y cursivamente, sólo morir. Mi alguien no me contó sus seis años sin mí. Pero no me acusó por haberlo dejado. Se me entregó con la pureza de antes, de siempre. "¿Cómo estás?" Me sobresalto, pero... si es Manuel. El anciano y pedante ensayista. "¿Qué andás haciendo?" me dice con displicencia: "camino", contesto. Y él me acompaña contándome está invitado a un congreso de no sé qué, no sé dónde, con no sé quiénes y que se tratará no sé qué asunto importantísimo. Sonríe, escucho, me detengo: "perdón, tengo que regresar a casa". Se casi enoja: "pero si hay sol todavía, podríamos tomar un té". Agradezco, pero: "tengo que regresar, gracias". Y lo dejo. Sé que se pregunta cómo no acepté el honor de ser acompañada por su dignísima persona. Su persona que durante estos últimos seis años fue casi perseguida por mí, en mi afán de no estar sola, de sentirme maltratada aunque sea por un señor intelectual. Casi me vuelvo a decirle: "la masoquista ha muerto". Pero él no entendería. Sigo, sin volverme, mi caminata. Habrá creído lo buscaba a él, porque sé su gusto de andar por estos jardines. Pero esta vez y las próximas veces no necesito su charla vanidosa y estéril. Alguien me espera. Alguien que lo conoce. Pero él aún cree estoy separada de ese alguien. Debe haber atribuido a otras causales mi ausencia telefónica. Nunca me importó. Me importaba no estar sola. Y él era el más adicto. No a mí. Sino a la atención que yo prestaba a sus autoelogios y acerbas críticas a sus colegas. Escucho mi nombre. Me vuelvo. ¿Pero es que hoy voy a encontrarme con todo el mundo? Claro, hay sol después de varios días de lluvia. Es Alberto. Buen muchacho. Porque pese a sus cuarenta y tantos parece un muchacho. Delgado, buen mozo, sonriente. Me encuentra "muy bien". Afirmando estarlo. Lee un libro de filosofía. Quiere iniciarme en él. Quiero irme ("Il y a plus de vérité dans quatre mesures de Mozart que dans dix mille livres de philosophie" decía el sabio Oppenheimer en aquel programa del Athénée de París). Me despido. Pretexto prisa. Y la tengo. Nuevamente alguien me intercepta. Detrás tuyo el cielo es gris y llovizna. Tu sombrero de clochard es azul, azul de hortensia a la que se le empapó las raíces con sulfato de hierro. Tu sombrero viejo sale al aire como si el azul de bajo tierra buscase expandirse, salvarse. Me siento a tu lado. Y miramos la Seine, sin hablarnos. El sol cae, débil pero cae, sobre mí. Sobre tu sombrero llueve levisivamente. Te me vas. Me doy vuelta. Desapareces hacia Notre Dame. Ha bajado el sol. Hago a pasos largos las cuadras hasta el departamento. El ascensor. Esperándome junto a la ventana que da a avenida Pueyrredón, está mi alguien. Me acerco. Me siento. Dócil —a veces un poco rebelde— pero nuevamente dócil, mi máquina de escribir responde a mi amor. Nuestro viejo siempre nuevo amor.